

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 6

Artikel: Les forçats fous de Sibérie
Autor: Labbé, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255042>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 09.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les forçats fous de Sibérie

Il faut le plus souvent se défier des dépêches qui nous viennent des pays lointains : on ne sait pas de qui elles émanent et elles ont été simplement fabriquées, pour les besoins d'une cause quelconque, à Berlin, à Londres ou à St-Petersbourg : certains faits, certains sujets sont faciles à amplifier et dans ce cas-là, l'exagération naît d'elle-même.

On se souvient peut-être d'une dépêche anglaise qui fut publiée sous le titre de « Russes anthropophages ! » Des forçats russes auraient tué un soldat, et se seraient ensuite nourris de sa chair. Ce fut un débordement d'indignation dans les journaux hostiles à la Russie. Les Russes ne sont que des sauvages, s'écrièrent les journaux anglais. Ils sont si cruels que les forçats, pour vivre, sont obligés de se manger entre eux, répliqua aussitôt une feuille parisienne. D'autres journaux tinrent la dépêche pour non avenue, un autre enfin la déclara fantaisiste.

Le fait était vrai pourtant, et j'en ai la preuve aujourd'hui : l'un des principaux fonctionnaires de la grande île de Sakhaline qui sert, comme on le sait, de colonie pénitentiaire à la Russie, m'envoie le texte officiel du procès. J'ai moi-même passé à Sakhaline de longs mois ; dois-je ajouter, pour ne pas perdre l'estime de mes lecteurs ordinaires, que ce n'était pas comme forçat, mais comme chargé de mission que j'y étais envoyé ? Les fonctionnaires russes portent tous des uniformes ; on dit souvent chez nous que l'habit fait le moine, là-bas c'est l'uniforme qui fait le fonctionnaire et, comme je n'en portais pas, plus d'un forçat m'a pris pour un camarade. L'un d'eux, que j'ai rencontré depuis à Vladivostok, s'écriait dans la rue avec éclat en me voyant, à la stupéfaction des passants :

— Me reconnais-tu ? Me reconnais-tu ? nous avons été au bagne ensemble.

Il me serra la main, et je crois bien que les spectateurs de cette scène, en me voyant m'approcher d'eux se bou tonnèrent hermétiquement, craignant que par une prestidigitation aussi malhonnête qu'ingénieuse, je ne fisse passer leurs montres de leurs goussets dans le mien.

L'île de Sakhaline se trouve dans l'océan Pacifique, au nord du Japon : un bras de mer appelé détroit de Tartarie la sépare du continent ; l'hiver, la mer gèle et la poste est apportée dans l'île par les traîneaux de chiens des populations sauvages : c'est en s'emparant d'un traîneau que les évasions du bagne deviennent possibles. L'hiver dernier, deux forçats s'échappèrent : ils vécurent dans les bois pendant quelques semaines, et on avait déjà perdu leurs traces lorsque des soldats découvrirent un cadavre gelé dont plusieurs morceaux avaient été enlevés au couteau. Ils virent des pas sur la neige, et bientôt ils découvrirent les fugitifs, dans les besaces que ceux-ci portaient, on trouva des morceaux de chair humaine. Les misérables racontèrent alors qu'ils avaient trouvé le cadavre et qu'ils en avaient pris quelques morceaux, car ils étaient mourants de faim : un examen du corps prouva qu'ils avaient menti ; ils avaient en effet assassiné le mort, et enlevé pour les manger les parties du corps où leurs blessures étaient visibles. Quand il furent pris, ils venaient de déjeuner et l'un d'eux déclara aux soldats que la viande humaine était bonne et bien supérieure à l'ordinaire de la prison.

Le fonctionnaire qui m'envoyait ces détails me décrivait les deux coupables longuement :

— Car vous les connaissez bien, ajoutait-il, surtout celui qui était à l'hôpital de fous !

L'un des deux fugitifs avait en effet longtemps passé pour fou, et il est bien probable qu'il l'était réellement.

En lisant la lettre de mon ami, je vois l'hôpital de fous du bagne dans la ville d'Alexandrovski, une misérable baraque où les malades vivaient entassés les uns sur les autres dans la saleté et dans la tristesse. Pourtant plus d'un forçat simula la folie afin d'être admis dans l'hôpital où la nourriture n'était pas mauvaise et où il était possible de vivre sans rien faire.

Le Dr Landau en était le directeur et le médecin lors de mon séjour au bagne, et il me fit lui-même visiter son établissement.

— Restons d'abord dans mon cabinet, me dit-il, je vous présenterai les types les plus curieux ; après, nous ferons une visite générale.

Il fit entrer alors un homme à la tête énergique, c'était un officier dont le crime déjà dénotait la folie : épris de la femme de son brosseur, il avait tué ce dernier. Le Dr Landau me le présenta et lui dit que j'étais un Français venu pour étudier l'île de Sakhaline.

— Etudier notre île, s'écria l'ex-officier, voilà, Monsieur, un but intéressant, mais comment pouvez-vous vivre dans ce pays sauvage, au milieu des pires criminels !

Zaitsco — c'était son nom — me demanda alors comment je trouvais le bagne, puis il me parla de la France et de Paris avec beaucoup de vivacité et non sans esprit. Je lui demandai s'il parlait français ?

— Certes, j'ai parlé un peu français, comme tous les Russes appartenant à la classe intelligente, mais j'ai oublié ! Vous voyez au milieu de quels gens je vis, et vous comprenez que la pratique d'une langue étrangère n'est pas possible ici.

Le fou parlait avec tant de naturel, que nul n'aurait pu soupçonner sa folie. Tout à coup le docteur qui, assis dans un coin, suivait silencieusement la conversation, se leva :

— Avec moi pourtant, dit-il, vous avez des conversations intéressantes, voire même scientifiques ?

— Oui, dit Zaitsco en tressaillant, c'est vrai !

— M. Labbé plus que moi vous sera utile : allez, racontez-lui votre découverte...

La figure du malheureux changea d'expression, et hâtant, il m'expliqua comment il avait trouvé le mouvement perpétuel : il tira des dessins de sa poche et me donna celui d'un nouveau moteur électrique. Dans ses jours d'inventions Zaitsco ne parlait plus et ne voulait plus manger ; plus d'une fois, il serait mort de faim si on ne l'avait nourri de force, ce qui n'était pas facile, car il devenait alors fou furieux.

Le pauvre officier continua à me parler, à mots entrecoupés, une écume sortait de sa bouche, et bientôt le docteur le fit sortir.

— Je vais vous en présenter un autre, un plus gai, me dit-il, et surtout très bavard !

Un homme à figure chafouine entra : il me dévisagea, et sans mot dire s'assit dans un coin.

A suivre

Paul LABBÉ.